

LES GÉANTS DE L'INFINIMENT PETIT

MARTIN BÉLANGER

Préposé aux bénéficiaires
Équipe de soins palliatifs
Hôtel-Dieu de Québec, Québec
martinb13@hotmail.com

Égaré sur la route de la vie, je me suis présenté avec mon baluchon aux portes du plus vieil hôpital d'Amérique du nord, l'Hôtel-Dieu de Québec pour quémander un travail d'été. Manteau de cuir sur le dos et bottes de cuir percées dans les pieds, j'ai offert mes humbles services aux patients à titre de préposé aux bénéficiaires. Un instant, je venais servir les malades le temps d'un souffle. Et de moments magiques en moments magiques, de remerciements sincères en remerciements sincères et surtout à coups de leçons de vie et d'humanité, un trésor caché j'ai pu trouver. Je me suis laissé aller à suivre les rails et suis resté pour déchirer le ticket de ceux qui prennent un dernier train se rendant au-delà de l'horizon. Enrôlé, si vous voulez, dans la plus grande des armées, j'y ai trouvé par le fait même un deuxième souffle à ma propre existence. Dans ce rôle effacé et parfois méconnu, devant un minuscule public apparemment interpellé par mes numéros journaliers, j'ai pu vivre de compassion et de simplicité comme je l'avais secrètement rêvé. En mai 2007, j'ai commencé ma longue marche au royaume de l'éphémère où le temps devient poussière avant le bénéficiaire. D'intervenant de première ligne à l'urgence où ma carrière avait débuté, je me suis pointé dans les dernières tranchées : les

soins palliatifs. Ils sont devenus ma cause bien plus que mon emploi, une partie intégrante de ma vie. Quotidiennement appelé à prodiguer un toucher soignant, mes doigts ont aujourd'hui le privilège si prisé de vous amener, à l'aide d'un clavier, dans un recoin oublié des soins de santé. Je profite de l'attention que vous daignez gentiment me donner, vous qui me lisez, pour me présenter en tant que préposé aux bénéficiaires et vous faire vibrer comme doit le faire un passionné traitant de sa spécialité, aussi simpliste puisse-t-elle sembler...

EN ROUTE VERS LE ROYAUME DE L'ÉPHÉMÈRE

N'est un meilleur choix que celui qui se présente à nous sans y être forcé. La vie nous offre un peu de magie à travers mille et un revers, comme une oasis dans un désert. Peu de gens prennent la route à destination d'un terrain vague n'attendant que d'être défriché comme le travail de préposé aux bénéficiaires. Il m'a longtemps semblé que la seule porte pouvant me donner accès au milieu hospitalier était celle d'une urgence bondée après m'être bien évidemment

blesé. Après maints essais infructueux avant d'arriver dans le milieu hospitalier visant à me transformer en notaire, agent de saisie, greffier, auteur, journaliste, barman, serveur, agent de sécurité, en ai-je oublié? Tout fut voué à l'échec. Pas capable de trouver ma tasse de thé. Où aller? Soigner? Vous voulez vous amuser et me rire au nez? Trop long et ardu est le chemin du médecin. Trop de papiers sur la route de l'infirmier. Pas de fil, de seringues ou d'aiguilles pour mes doigts pas toujours agiles. Parfaitement inconnues me sont les autres occupations. Quand même, jamais n'ai-je été apte à soigner. On n'ouvre pas la porte des soins avec une nature altruiste uniquement. Pas intéressé à essuyer le sang de vos blessures, le front du chirurgien ou le plancher de votre chambre quand un accident survient. De toutes manières, après avoir candidement cru que la justice existait ou que mon écriture paierait, je ne voyais qu'un travail temporaire pouvant faire l'affaire afin de trouver la carrière dans laquelle j'allais cheminer pendant plusieurs années. La profession de préposé aux bénéficiaires m'offrait une ruelle de traverse avant de revenir sur la rue principale. Un cours de quelques heures pour un travail sans heurt. Concentré sur la tâche à accomplir sans sentir que je pouvais m'y investir, l'essentiel allait m'échapper. Étant d'une inappréciable sensibilité, ma destination était et a forcément toujours été de m'agenouiller et de me sacrifier pour le bien d'autrui sans me préoccuper du prix à payer. Bénévole salarié s'offrant pour aider au meilleur de ses capacités, c'est ça, un préposé. Occupation idéale pour un sujet à la recherche d'un titre d'emploi. Je m'abreuve de chaque occasion d'aider mon prochain. À quelle source de magnificence me serais-je abreuvé? Poser la question, c'est ne pas avoir lu entre les lignes jusqu'ici...

Armé d'un bagage de vie bien rempli, d'un cœur aux frontières qui frisent l'infini et d'un professionnalisme de premier plan sans avoir prêté serment, je travaille l'infiniment petit au gigantesque impact. Quelques grains de sable dans votre sablier. Prendre un chemin aux aspects de route secondaire

et construire une carrière mémorable en bâtissant sans matériaux sur le terrain des soins médicaux un abri temporaire pour ceux qui sont perdus en fin de route. Amoureux des petits riens, pratiquant le petit geste comme une spécialité, privilégié bénéficiaire de liens sans prix, je me glisse chaque jour dans la grande photographie des soins palliatifs où, passager clandestin, je justifie ma présence à bord sans verser rien de moins qu'une dose d'essentiel à titre de contribution. Quand on ne peut plus sauver un corps en manque d'éternité, on traite l'âme dans l'instant présent. Je suis préposé aux bénéficiaires, méritant l'auréole d'une profession, sans avoir la prétention d'être « carrière ». C'est tantôt un travail d'été, un rite passager avant le métier d'infirmier ou un second métier parce que les factures arrivent à échéance, le métier si utile qu'il saute du secondaire au primaire d'une intervention à une autre. Au fil du temps, j'ai vu sociologue, plombier, portier, cuisinière, couturière ou hygiéniste dentaire s'unir pour façonner le visage éclectique de cette profession magnifique. De grandes âmes au quotidien y font leur œuvre. Aider, malgré les difficultés, est le plus beau des métiers, peu importe sous quel trait il se trouve matérialisé.

Les années ont passé, sans se presser, à coup de journées, une dizaine pour ne pas les compter... La chenille de votre humble serviteur a dès ce moment pris son allure future de papillon.

Curieux, j'ai prêté une oreille inquisitrice aux mots de la D^{re} Marjolaine Tremblay, médecin d'une spécialité étrangère à votre humble serviteur à l'époque: les soins palliatifs. Elle était de passage à l'urgence où je faisais, ce jour-là, acte de présence. Elle était là à la suite d'une conférence qu'elle venait de donner au cours de l'heure du dîner, si je ne m'abuse. Trop peu de paroles pour saisir l'étendue de la passion de cette digne descendante de M^{me} Vanier, mais largement suffisant pour éveiller la curiosité d'un passionné. Destin quand tu prends le temps et que tu nous entends, un poste apparaît dans les mois suivants me permettant, habillé humblement d'un

peu de magie, de débarquer curieux au 4400¹ où ma chance de découvrir les soins palliatifs arrivait à point. En proie à des crises incontrôlées de rage d'aider, je n'ai pu me retenir d'y pointer mon nez. Sans vous mentir, j'ignorais le type de soins qui pouvait découler de cette mystérieuse spécialité et la besogne qu'on allait me demander. Bref, comme à mon arrivée dans le métier, je ne savais point de quoi il pouvait en retourner. Lorsqu'on m'a dit que je devrais offrir mes services à des personnes respirant parfois leur dernier souffle ou aux membres de leurs familles vivants avec eux ces dernières bouffées d'oxygène si précieuses, j'ai eu peur de me noyer dans une rivière de larmes. La curiosité m'avait amené à bord, si mon bateau avait pris l'eau, j'aurais probablement quitté. Je cherchais le repos une fin de semaine par quinzaine et une bonne clientèle. Le parfum empreint d'extraordinaire qui envahissait l'air de cette unité, piquant ma curiosité, me forçait juste un peu plus à m'ancrer dans ce métier.

UN RÔLE ORIGINAL SUR LA SCÈNE MÉDICALE

Momentanément, me voilà étrangement sans mots. Syndrome de la page blanche comme un drap. Pour quelqu'un qui a dû mettre à nu tant de malades souvent pris au dépourvu, je ne peux déshabiller avec facilité le rôle exact du préposé, mais je vais tenter de vous le décrire avec autant de précision que faire se peut. Au quotidien, il consiste à compléter l'ouvrage du personnel infirmier et des médecins utilisant leurs connaissances pointues pour que les malades reçoivent les soins requis. Sans se faire du cinéma, on est doublure, souffleur ou second rôle de premier plan. Bien que trop souvent ramené au niveau de l'hygiène du patient, que ce soit le bain

du matin ou une humiliante incontinence, le rôle cache une vaste richesse. Pour un préposé, le travail consiste à venir combattre les problèmes journaliers plutôt que la maladie de prime abord. Vous avez de la difficulté à vous lever? Une paire de jambes, je vais vous prêter. Votre baignoire vous semble un lointain souvenir? Laissez-moi vous rafraîchir, vous comme votre mémoire. La route vers la salle de bain vous semble sinueuse? Je vous guide pour l'aller comme pour le retour. Les traces d'un fâcheux incident en cours de route doivent disparaître de vos souvenirs? Impair effacé et retour à la dignité aux frais de votre préposé. Asseoir, lever, faire marcher, coucher, réfection de votre lit, vous remonter dans celui-ci, vous n'avez qu'à demander. Vêtir une fille, abreuver une belle-sœur, laver le dentier d'un conjoint avant de lui redonner son sourire, faire les cheveux de maman ou la barbe à papa... J'essaie de vous servir sans oser en oublier. Répondre aux cloches d'appel parce qu'il vous faut un verre d'eau, un calmant, un peu de notre temps? C'est compris dans le prix. Rendre votre prélevement au laboratoire rapidement, votre ordonnance à la pharmacie ou retrouver votre dossier égaré, allez-y, vous pouvez tout me confier. Un préposé aux bénéficiaires digne de ce nom est un aidant naturel en quelque sorte. Il comble ce qui serait autrement trop souvent laissé de côté, faute de temps ou de volonté. Dans nos moments prodigieux, les services offerts vont être bonifiés par quelques grains de sable supplémentaires pour votre sablier. À défaut de dossier pour m'y référer, mon esprit fait une tournée des lits. Je cherche autant les rougeurs que le nom de votre club de soccer. Je cherche le moment idéal pour vous laver comme celui où je dois me retirer pour vous laisser avec l'être aimé. S'il le faut, je triche avec vous comme complice. En une phrase tient ce travail qui est le mien: « Comment puis-je vous aider? »

Le préposé est spécialiste des petits gestes... De votre tête à vos fesses. Dans un métier de l'ombre comme le mien, chaque petit geste est une empreinte dans le sable d'une plage rapidement balayée par les vagues qui effacent la trace sans enrayer le concret du pas. Comme une rumeur, on entend un nom, une

1 Dans notre hôpital, les départements sont numérotés de la façon suivante: le premier chiffre désigne l'étage et le deuxième la partie du bâtiment principal. Donc, si je vous dis 4400, je vous dirige au 4^e étage de la section la plus ancienne de l'hôpital (le 400). La partie plus récente de l'édifice est désignée par le chiffre 500.

voix réconfortante. On note une attention, un petit geste, un cadeau, du bonheur délicat comme une attention cachée discrètement derrière la lourdeur de la situation. Armé d'un corps tatoué par l'usure du temps, d'une imagination aux capacités sans bornes, je trouve motivation dans le fait que je prête à travers mes gestes un peu de temps à ceux qui commencent souvent à en manquer cruellement. Un geste n'est rien, l'impact de celui-ci est sans mesure. Telles les grenailles du quotidien, les gestes simples sont le bouquet des affamés de vie.

Le préposé est le médecin des petits riens... Quand on a fait des petits riens un gagne-pain, on y trouve son réel terrain. Âme vagabonde perdue sous le chapiteau des soins où, armé d'une douce ignorance du médical et d'un sac sans fond de trucs et d'idées d'efforts nées du système D, un préposé se fait un nom à coup de journées passionnées. J'ai moi-même troqué mes vêtements civils pour ceux de jardinier où j'ai brassé, à la sueur de mon front, ciel et terre, pour jeter dans le sol des petits riens qui ont rapidement grandi pour devenir un bouquet parfumé de générosité pour ceux qui respiraient chaque arôme comme s'il pouvait être leur dernière inhalation. Un verre d'eau devient une coupe de vin, un bain devient bateau flottant sur les vagues aux effets calmants de l'océan, un lever au fauteuil devient le couronnement d'un petit roi sur son trône ou un moment où la verticale éloigne l'horizontale permanence qui pointe là devant. Sans ordonnance, ni protocole, de la dignité sans façon aux frais de la maison. La médecine est soin, la magie est illusion, les petits riens sont extases passagères.

Le préposé est le praticien des petits liens... La première fois qu'on se présente sans invitation, visage inconnu en uniforme dans le cadre d'entrée du dernier royaume d'un roi ou d'une reine bientôt déchu, on se doit modestement d'offrir une main amicale bien tendue, de créer rapidement le lien menant à cette carte au trésor symbolique qui nous permettra d'enrichir encore un peu un de nos monarques du moment. Et de liens en liens, de souvenirs en souvenirs, de douces offrandes en douces offrandes,

ceux au-devant desquels on se présente laissent une marque indélébile dans nos cœurs, nos mémoires et dans nos maisons... Ils sont d'abord « monsieur » ou « madame », puis « mon cher » ou « ma chère ». Après un moment, madame C, monsieur T, un peu plus familier... Puis un matin, ils deviennent Claire, Louïsette, Roger ou Daniel si la vie et ce satané temps le permettent. Et, quelquefois, quand le professionnalisme, cette carapace de porcelaine flanche, ils deviennent larmes. Le lien prend des allures de chenille, le souvenir celles du papillon. Éternellement gravé dans nos mémoires. Jamais ne trouve un trou de mémoire assez grand pour chuter dedans.

L'originalité du travail de préposé, ce qui colore ce métier, se trouve non pas dans la liste de ses responsabilités, mais dans les couleurs de la personne derrière le titre précédemment cité. Qui travaille « l'humain » comme matière première doit connaître en un éclair la personne dont le département où il se terre devient l'habitat temporaire. Au fil des années, je ne fais plus vraiment la distinction entre travail et improvisation. Mes journées ressemblent à une interminable marche entre les lits d'hôpital pour venir en aide aux malades avant de reprendre le chemin de la maison. Sans garantir la réussite, je n'ai jamais de repos et je m'acharne à essayer.

PRÈS DES YEUX, PRÈS DU CŒUR

Je suis à votre chevet. Infidèle au poste de garde, je partage votre chambre d'hôpital. Comme je l'ai précédemment exposé, je m'efforce de rester à vos côtés. Pour vous aider, pour vous écouter. Je vous mets à nu pour vos soins. Et si je travaille bien, vous vous mettez à nu pour moi. Dans vos moments les plus bas, votre corps usé par la maladie, je relève le plus gargantuesque des défis. Ramener la dignité dans le château fort qu'est votre corps. Et quelle époustouflante épreuve ce peut être. En tant que travailleur de l'inconfort, armé de ma tête et de mon corps, je fais des pieds et des mains pour vous garder la tête haute et vous faire sentir encore suffisamment fort.

La pathologie, dans toute sa laideur, ne change en rien la splendeur dégagée par une âme de battement de cœur en battement de cœur. Impossible pour une blessure, une rougeur ou une infâme odeur de faire d'une personne une horreur. Lorsque l'avis de décès confirme la nouvelle de votre départ annoncé, votre photo vous montre simplement sous un jour différent. Je ne vous trouve pas beau. Je vous sais beau, car j'ai pu m'approcher si près. On demeure toujours humain. Celui qui souffre, celui qui apaise. Quand le corps arrive sur ses derniers milles, la barrière cutanée semble si mince que les émotions la traversent sans effort. Comme si votre sablier coulait tel un torrent avant la chute lente de son tout dernier grain.

À la suite de votre combat, plus ou moins long, le dernier tour de piste s'amorce. J'entre dans votre intimité. Maximiser les moments que vous m'offrez pour que cette étape ultime vous puissiez apprécier. N'a de valeur pour moi que votre bonheur. Quand vous souhaitez continuer un peu encore, splendides derniers efforts, qui de mieux que votre docteur ? De féroces souffrances, demandez votre infirmier pour les calmer. Ils sont armés pour soigner. Quant à moi, je suis à proximité. Improvisateur, voisin de ces grands acteurs. Je me présente étranger, ne connaissant ni vous, ni votre dossier. Sans références, vous devenez ma canne blanche. Adéquatement guidé, je m'évertue à vous donner satisfaction. Enfin, espérons... Corps étranger dans l'ADN d'une unité, je commence ma journée dans vos quartiers. Sans prétention, je cherche ce geste, cette parole, ce moment de réconfort. Je ne peux travailler machinalement. Pas de plan de soins, pas besoin. En levant les draps de votre lit, je lève le voile sur vous. Le préposé aux bénéficiaires réapprend son métier de lit en lit. Il ne trimbale que peu de bagages techniques. L'indispensable en poche, il fournit le reste du fond de lui-même. Le contact auprès des patients est à cheval entre le toucher de soin et la main réconfortante dont un ami a cruellement besoin. Chapeau aux héros obscurs capables de s'oublier pour aider sans laisser de trace. Oublions erreurs et maladresses, les meilleurs préposés aux bénéficiaires sont présents pour leurs patients et vont

tenter sans relâche de vous épauler. Content d'être dans leurs rangs. Il y a beaucoup de chaleur dans un corps médical. Prière d'oublier nos failles. Si seulement le succès souhaité pouvait systématiquement se pointer... Avoir le synchronisme d'une horloge suisse plutôt que les trous de leur fromage. L'histoire retient les coups d'éclat plutôt que l'éclat des efforts déployés.

Entre le patient et le préposé aux bénéficiaires, se dessine une proximité entre deux vulnérabilités. Le patient, croulant sous les pertes, redevable envers ses proches et soignants. Quémendant « 25 secondes s'il-vous-plaît, mon bon monsieur ». Un tantinet fou est celui qui qualifie un lien, un geste de petit en oubliant son impact. Minuscule est l'effort, certes, mais incommensurable en est la portée. Tâchons de nous en rappeler. Le préposé, formé sur le terrain d'une unité de soins palliatifs, apprenant bon an mal an à aider à défier le temps. Vulnérable puisque moins solidement formé que le reste de l'équipe soignante. Une formation permet de définir un rôle et les techniques permettant une pratique adéquate du travail en question. Vous avez raison. Adéquate fut la mienne à l'époque sans plus. Entrer dans votre bulle sans se faire passer un savon, c'est un acte plus délicat. Le contact entre le personnel et le soigné se doit de devenir naturel. Malgré les qualifications, une touche d'intangible colore cette dimension de ma position. Pourquoi réussir un miracle pour Daniel, remuer ciel et terre pour Albert, mais être d'une inutilité crasse pour Horace ? Faire sourire Ginette qui n'est pas dans son assiette, mais être dévisagé par Zoé depuis le cadre de porte sans pouvoir se l'expliquer ? Même préposé, multitude de réactions opposées... Une formation pour chacune des professions, mais chaque personne arrive avec sa méthode personnelle. Accommodant est le médecin traitant ajustant vos calmants dans un de ces pénibles moments où le mal sort gagnant. Élémentaire est la présence de l'infirmière pour vous appliquer les médicaments ainsi donnés. Maintenant, souhaitez-vous marcher sans en avoir les capacités, vous laver vous-même parce que vous êtes gêné, manger malgré un fond de nausée ?

Laborieux devient mon rôle. Je dois répondre à vos besoins, pas des critères austères. Plus rares sont les raisons majeures de me présenter auprès de vous. Mes motifs restent plus mineurs. Je l'admets sans gaieté de cœur. Importants et gratifiants, ils demeurent. Oublions l'idée de faire l'unanimité. Elle est utopique. Compétent et expérimenté, mon travail est profondément défini par le contact particulier avec mes clients. La relation interpersonnelle que j'ai avec eux. Pas de renouvellement ou de test une fois l'an, vous décidez d'intervention en intervention si je suis bon. J'y mets les énergies, vous faites passer le courant. Je ne spéculais pas trop en parlant de vulnérabilité plus haut. Tant que cette pièce d'anthologie se vit à vos côtés, je vais aisément le tolérer.

Le clown seul en piste... Illustration dont j'abuse lorsque je traite de ce travail qui est le mien. Illustration dont j'abuse lorsque je parle de moi. Comme le clown, prêt à toutes les grimaces ou à tous les risques, pour faire rire les cœurs tristes, je donne la meilleure représentation possible sous les projecteurs d'un autre avant qu'ils s'éteignent à l'unisson pour laisser la scène plongée dans la noirceur entre deux publics différents à amuser. Prisonnier littéralement du moment présent. Inutile jusqu'à ce qu'on ait besoin de moi pour faire rire les enfants. Inconnu derrière son maquillage. Il touche sans les doigts. Il fait apparaître le bonheur par sa présence, l'hilarité par ses exploits et un magnifique canin grâce à un ballon. Sans public, plus de clown. Dans un environnement austère, mon âme de solitaire orbite dans votre sphère. Près de vous, je me dois d'être. Point final. Sinon, je nage dans le mauvais bocal. Prière à mes patients de me garder à leur côté, même contre mon gré. Notre liaison est la source intarissable de ma motivation.

EMBRASÉ PAR LE CRÉPUSCULE D'AUTRUI

Si seulement je pouvais vous expliquer... Vous perdre dans le labyrinthe dédale de mes plus folles idées. Incarnation du préposé passionné, je suis

une espèce menacée. Personne n'accourt sur les lieux d'un accident de parcours. Condamné à naître dans un village éloigné plutôt qu'au cœur de la cité. Force de frappe diminuée par un jeu dans lequel les règles existent pour me désarmer. Je sais, je sais, par ma passion, je suis condamné. Accusé, jugé et forcé à m'exécuter. Quand je rêve de quitter, de voir mon plein potentiel se réaliser, par le collet vous me ramenez, mes patients adorés. Incapable de faire le tour de ce terrain sans frontière. Oh mon Dieu, je suis heureux de le faire par-dessus le marché! Étant foncièrement désintéressé à me métamorphoser en un autre type de pion sur cet échiquier, je me cache derrière les cavaliers aux services d'un roi ou d'une reine à protéger. Je continue d'acheter de votre temps et de vivre de mon intérêt pour ce dernier. Quinze ans d'écoulés, quinze autres à dénicher la force de continuer pour cet amour inédit que j'ai pour les soins palliatifs.

Morts foudroyantes plutôt qu'agonies lentes ont habité ma vie avant d'entrer dans les murs de l'Hôtel-Dieu de Québec. Mon vécu ne m'avait pas bien préparé, je peux vous l'affirmer. Pas pu tenir la main de grand-maman, pas eu à visiter un ami pour parler de folies de jeunesse ou une ex-compagne pour se remémorer un moment de tendresse. Complet vide mémoriel. Je me dirigeais en mai 2007 en direction des soins palliatifs sans boussole ou GPS. Me suis fait du cinéma, le soir sous les draps, pour essayer de m'imaginer comment on pouvait vivre ça. La cervelle en sauce blanche, s'il-vous-plaît! N'avez crainte, mon regard se veut poétique en ces moments si critiques. À mes yeux perçants, les soins palliatifs sont passionnants sur plusieurs plans. *Primo*, c'est la dernière étape sur votre route, mais pas la plus morte. Elle se vit. Habitée qu'elle est par la lumière intense du jour avant le dernier coucher du soleil que vous êtes. *Secundo*, aucun scénario. Pas de méthode, pas de code, pas de boule de cristal pour voir venir le moment fatal. On en profite. Communément, les gens souhaitent jouer un dernier solo de paupières avant de quitter la scène sous une pluie de larmes et d'applaudissements. Le processus s'exécute avec des gants blancs, pas de douleur, pas de sang. Épatant.

Enfin, un imposteur peut s'y incruster et y commettre ses crimes sans peur d'être arrêté. Je ne pourrais faire plus que l'essence de mes tâches dans plusieurs départements. Je serai un préposé sans y être remarqué. En soins palliatifs, l'occasion de me dépasser est à ma portée. Si je peux participer à renverser un sablier, pourquoi ne pas me permettre de m'exécuter ? Heures, sueurs, dollars avancés, une porte ouverte pour l'écriture pour tant de moments de bonheur, c'est presque un vol honteux. Je dirais plutôt une bénédiction dénudée. Pas besoin de se mettre le nez devant le téléviseur ou un écran de cinéma pour vivre une gamme d'émotions incalculables ou pour côtoyer les plus grands. On est mort dans mes bras, plus d'une fois. On a pleuré sur mes épaules sans que mes genoux aient cédé. On m'a fait des étreintes comme si je n'étais pas un étranger. J'ai pu permettre à des amis de se voir le bout du nez avant qu'un des deux soit décédé. J'ai acheté le menu de votre dernier souper. J'ai été foudroyé de vous voir me gêner avant que votre être cher soit enterré. J'ai recréé votre salon de barbier avant que vous nous quittiez de façon prématurée. Je dois, contre ma volonté, m'arrêter. Je ne peux tout réciter. Et certains souvenirs pour ma petite personne, je vais garder. J'en passe sans avoir oublié une seule de vos paroles. Du fond de ma mémoire, aucun de vos visages ne s'envole. Qu'ai-je donné pour tant recevoir de cette spécialité ?

Jamais ne meurt la passion du soin des derniers instants. Jamais elle ne croule sous le poids des demandes incessantes. Jamais elle ne craque sous le poids des railleries. Nulle blessure ne brise ce bonheur idyllique d'être au front, sans munitions, participant à l'ultime combat décoré de « merci » à titre de médaille. Idéaliste, je reste. Je me cache dans les chambres, avec les lits pour seules barricades. L'essentiel est invisible pour Internet. Rien comme une bonne dose d'humanité pour me rassasier. Je préfère rester simple soldat que de me voir général. Je choisis la tranchée aux prisons de papiers que deviennent les dossiers. La douleur lue sur le visage des victimes de nouvelles aux allures de bombes sur le front de la santé. Les derniers sourires et inestima-

bles éclats de rire. Je croyais m'être perdu sur la route de ma vie en arrivant dans un hôpital pour soigner. Ma boussole était encore plus folle à ce moment-là. La plus grande leçon que j'ai reçue, je la dois aux patients qui m'ont laissé entrer dans leur existence. J'ai pu, discrètement, apparaître dans une multitude de souvenirs impérissables, de photographies que le temps ne pourra ni ternir, ni effacer, des mots si lourds de sens mais dont la valeur ne pourra jamais descendre plus bas que le centre de mon cœur. J'ai pu voir un trésor d'humanité pleuvoir sur mon âme. S'il y a d'autres types de trésors, je vous laisse les chercher. Je ne suis pas intéressé. Si je vous parais un peu fêlé, interdiction de me faire soigner.

Inévitable est la mort, rarement est-elle souhaitée. Certains parlent d'ultime justice, d'autres de fatalité. C'est un dernier chapitre à écrire avant le mot « FIN ». Personne ne contrôle le moment. Peu influencent le style dans lequel il s'écrit. En soins palliatifs, le défi devient la lecture, au fur et à mesure, de vos dernières inscriptions. En comprendre le sens, en assurer un bon suivi. Témoin protégé de l'inévitable scénario final, rarement ai-je vu ce type de script vécu par de plus courageux acteurs que ceux de ces dernières scènes. L'adversité est invaincue, invincible. Pourtant, devant l'inévitable, ils affrontent résignés. Lesdits scripts ne peuvent être répétés. On improvise plus qu'on apprend son propre rôle dans cette tragédie humaine. Lorsque l'âme s'échappe à travers les barreaux de sa prison thoracique, l'imperfection humaine convole en juste noces avec l'authentique. D'une beauté naturelle qui n'a rien de rapiécé. Ma douce folie m'a toujours permis de croire que la mort est belle, si au moment d'endormir un être humain, elle réveille ce qu'il y a de plus beau dans les recoins du cœur des hommes et des femmes présents à son chevet. Tant de braves gens... Tous partis, au bout d'un court moment. Si le cœur s'arrête, l'âme est immortelle. Peu importe vos croyances que je respecte bien sûr. À l'image des somptueux souvenirs d'une étreinte chaleureuse ou d'un éclat de rire partagé. Les soins palliatifs font office de dessert à la fin du copieux banquet de la vie. Le temps de se sucrer

le bec pour une dernière occasion, sans aucun souci pour la quantité de calories. Au diable les petits maux de ventre qui en résultent. Profitons-en. Je n'oserai de mon vivant me questionner sur le visage souvent trop éphémère de cette étape finale. Mais j'ai noté que si la vie nous échappe aux mains de la mort, elle nous remplit d'une lumière intense. Loin des orages de larmes, vivement un arc-en-ciel passé avant le coucher du soleil.

PASSIONNANT INSTANT ENTRE LE JOUR ET LA NUIT

Affronter la mort prochaine d'un inconnu amène à vivre notre vie plus intensément. C'est mon cas, ma foi. Je me dois de l'avouer. Sans retenir mon souffle à la moindre pacotille, je respire intensément la fragrance infectieuse de l'instant présent plus qu'auparavant. Je vous distribue gratuitement mon temps tant qu'il y en aura. J'abuse de votre présence simplement parce que je suis heureux de vous voir décorer ma journée. Je ne franchirai votre porte que si j'ai un de vos sourires en poche. Béni je suis, ma propre histoire encore s'écrit. Plus possible d'oublier cette règle sacrée. Pour un proche comme pour un soignant, la vie se poursuit. Pourtant, après avoir respectueusement libéré les derniers lieux de l'être récemment disparu, je reconstruis un nouveau gîte pour le prochain passager ayant une commune destination. La vie continue sans heurt pour l'heure. De votre côté, vous partez avec une douleur profonde dans votre baluchon pour reprendre votre route. Route renfermant une série de bornes vous rappelant un proche tombé dans les bras de la mort. Vous entrez dans sa maison, croisez son meilleur ami ou reposez vos jambes meurtries dans son fauteuil. Vous tombez sur son émission de télévision favorite, encouragez son club de hockey à deux pas de la coupe Stanley ou buvez une coupe de vin à votre santé comme vous le faisiez à la sienne jadis. Oh ! Elle continue la vie. Après la nuit des uns, le crépuscule de ceux qui sont restés derrière. Nous nous relevons,

chacun à notre façon, du coup essuyé. Vous surtout. Mes efforts auprès d'eux pèsent peu en comparaison avec le poids de leurs absences. Ils habitent ma mémoire, ils ont habité vos vies après tout.

Si je me glisse clandestinement dans votre récit, c'est grâce aux soins palliatifs. Ne vous méprenez pas, je ne m'approprie pas votre deuil. Je participe, invisible si possible, à vous rendre la fin d'une vie agréable. Je me demande parfois si toutes les histoires racontées dans les chambres de mon unité sont fiction ou réalité, fin de rêve ou tournure cauchemardesque. Produit altéré par ma perception fantaisiste ou mon imaginaire débridé. Histoires prisonnières entre le coucher du soleil et la noirceur de la nuit avalant les derniers filets de lumière, elles sont tellement réelles. Elles sont calmes et intenses, courtes et longues, agréables et douloureuses. Vivantes sur le seuil du trépas. Ne serait-ce qu'à cause des milliers de marques indélébiles abandonnées derrière par les défunts, ces chroniques du passage d'un personnage teinté d'unicité sont impossibles à oublier. Surréalistes sont les acteurs de surcroît. On se souvient inévitablement de la majorité de nos premières fois. On savoure invariablement les dernières. Trop nerveux ou inexpérimenté lors des premières occasions, on est très conscient de la facette ultime des dernières. Sans souhaiter recevoir son ultime repas, on profite de chacune des bouchées en se léchant les babines. Je parie que le plus mauvais des vins devient divin !

Sans connaître mon avenir personnel et professionnel, ils ne me quitteront plus. Les histoires autant que leurs personnages. Un chapitre sans fin dans le grand livre de mon existence. Impossible de percevoir la marche vers l'au-delà comme étant funèbre. Parce que si les gens disparaissent inévitablement un à un, leur passage ne s'efface jamais du grand livre de la vie. À titre de préposé aux bénéficiaires, de donateur pour la fondation des soins palliatifs, de bénévole ou de porte-parole, je vais continuer à participer sans refuser quoi que ce soit. La cause me dépasse par sa dimension, mais ne sort pas de mon champ de vision. Mes efforts, gouttes d'eau dans un désert, éloignent malgré tout de la complète sécheresse. La marque

laissée par une action sincère ne meurt jamais. Jointes aux actions des autres fidèles à la cause, nous aurons une rivière dont les flots vous berceront vers votre destination.

QUELQUES TROUS DANS MON ARMURE

Préféreriez-vous être un haut salarié ou un travailleur heureux? Grassement payé ou valorisé? Mettre un sarrau ou donner sa chemise. Je croyais devoir viser le gros montant plutôt que le bonheur dans les moindres petits instants. Sous une pluie de « mercis », riche je suis. Pour avoir eu le bénéfice, à maintes reprises, de me faire dire que je ne travaille pas seulement pour mon salaire, que puis-je demander de plus? Qui dit temps pluvieux, dit aussi foudre et tonnerre. Sans mentir, le métier est difficile pour le corps, le cœur et l'esprit. Aucun échelon supérieur à moins de changer de profession. Vite oublié quand on devient incapable de performer. Tristement sans élite, sans satellite. Trésor de connaissances enfouies sous un désintéret convenu. Un lot de frustrations et de remises en question pour ceux qui le pratiquent. J'ai moi-même, ici et là, nagé dans le doute au risque de me noyer un jour peut-être. Devoir offrir autant en ne recevant souvent qu'un respect ponctuel est décourageant pour les réguliers et pour les aspirants au métier. Sans poignées de mains chaleureuses ou des compliments très sentis à titre de bénéfices marginaux, peu de valorisation véritable sur la table. Sans les compliments des patients, des proches de même que des collègues nous respectant vraiment, l'estime de soi baisse lentement. Médecins, personnel infirmier et autres spécialités sont respectés d'office. Mérité amplement pour la plupart de ces gens. Le préposé gagne son respect d'intervention en intervention, souvent à la sueur de son front. Avec les années, j'ai personnellement eu la crème des équipes soignantes autour de moi. Réussissant régulièrement à la hauteur des attentes et au-delà, j'ai pu exceller en toute liberté. Je suis reconnu. Rançon de ma gloire. La porte s'ouvre dès lors, laissant mes connaissances

et mon expertise entrer dans la danse. Malgré cela, je suis un funambule sur un fil de fer sans filet sous mes pieds si j'avais le malheur de chuter. Le rôle reste ce qu'il est. Secondaire. Tout temple est tenu par sa base. Regardons-nous le magnifique plancher lorsqu'on entre dans un musée? Comprenez-moi, la splendeur de l'emploi comme les moments ne disparaîtront jamais. Et je suis heureux de continuer de me défoncer pour mes patients aimés. Cependant, je prêche pour une paroisse en manque de fidèles. Mon église se vide avec les retraites qui arrivent. Peu de nouveaux fidèles pour garnir les bancs chaque dimanche. Sans respect, nul attrait. La relève ne sera pas là pour aider les gens à mourir en paix. Concentré sur diagnostics, ordonnances et préparations de médicaments, qui vous offrira l'infiniment petit? L'important n'est-il pas si souvent invisible pour les yeux et les appareils médicaux? Le corps médical doit, en priorité, être régulièrement relevé pour assurer des soins de première qualité. J'ai l'audace d'espérer que mon brave métier ne sera pas oublié. Quand on aime, on souffre devant toute dégradation de l'objet de notre affection. Pardonnez-moi.

Le seuil de douleur démontré par les grands malades restera toujours la dimension la plus fascinante de mon métier. Pour attendre un membre de leur famille au fauteuil ou pour partager un dernier repas avec des amis, ils ne manquent jamais un rendez-vous. Au-delà de l'aide médicamenteuse, il y a une volonté de fer. L'âme pousse le corps pour un dernier effort. Ne peut être vraiment brisé que l'extérieur. L'intérieur résiste aux balles d'une manière anormale. Difficile d'avoir le culot de se plaindre devant ces grands combattants. En commençant à 21 ans, j'avais un corps plutôt frêle, mais résistant. Pas de maux de dos, je jouais au héros. Kamikaze ou passe-muraille, faites votre choix. À l'image de l'ouragan touchant le sol, je balayais tout ouvrage sur mon passage. Lorsque j'avais le cœur et l'esprit au diapason, la satisfaction du patient pointait à l'horizon. Cruel est le prix à payer pour idéaliser ce type de métier. Les gens étant préposés de métier payent physiquement un prix plus lourd à porter que le fardeau de la tâche.

Plus écrasant que la charge émotionnelle de devoir faire du porte à porte avec la faucheuse. Si je me remets au travail malgré le décès de personnes prestement devenues chères à mes yeux, mon corps ne peut cicatriser aussi hâtivement que mon cœur. Porter sur mes épaules le poids émotionnel d'une larme est plus facile que de porter le corps d'un autre être humain dont le poids est si réel. Blessure au haut du corps, au bas du corps, mes collègues et moi ressemblons aux footballeurs ou aux hockeyeurs. S'accumulent vite les petits bobos qui, tôt ou tard, deviennent plus gros. Et le dos et la tête et les genoux et le cou, croyez-le ou non je tiens encore debout. Mais à 37 ans, père d'un enfant, combien me reste-t-il vraiment de temps ? Je prends soin de moi pour prendre soin de vous. Mais je vis sur une prière sans être croyant. Mon souhait est de continuer, jusqu'à ce que ma présence frise l'inutilité. Préposé, tel que je l'ai pratiqué, c'est vraiment se donner en entier pour épauler en toute simplicité.

Le cœur toujours saigne, mais ne meurt point devant une tragédie. Faire face à l'invincible adversaire qu'est la mort emporte l'âme d'un être cher, mais aussi une infime partie de celle des survivants, incluant les modestes soignants. Le professionnalisme devient vite molécule de béton avec son allure indestructible, mais sa fragilité plus grande que la molécule du verre. Solidement armé d'une expérience de plus de 15 ans dans mon cas, je suis habité du même vide devant chaque décès. Nulle armure ne peut être perforée par l'essence et la fragile beauté de l'être humain dans toute sa détresse. La principale difficulté de mon métier, c'est de réussir des soins de haut niveau en ne sauvant personne dans le plus bas moment de la vie. Merveilleuse peut être la dernière phase d'une longue journée, cruelle demeure la faucheuse qui y met fin. On prend un travail « d'enfer » pour conduire des gens au paradis. Suivez le guide ou la lumière divine.

SIMPLEMENT HÉROÏQUE EST LE SACRIFICE...

Je n'aurais point l'audace de laisser transparaître l'idée que j'ai le monopole des petits soins du quotidien des bénéficiaires de notre unité de soins. Une omission, je me suis permise. Je vous ai dit et redit que mes patients représentent les bûches qui alimentent mon feu sacré. C'est la plus pure des vérités. J'aime ce que je fais de ma vie bien plus encore que j'aime mon travail lui-même. Je persiste, mais ne singe personne. En tant que préposé aux bénéficiaires, j'imite la proverbiale grenouille se faisant aussi grosse que le bœuf sans jamais éclater me dois-je de préciser. Choyé j'ai été de pouvoir être entouré des meilleures âmes soignantes. Sans équipe, je suis isolé sur mon île et je multiplie les coups d'épée dans l'eau. Avec une équipe professionnelle autour de moi, le travail envisagé est complété avec les naturelles bévues pour l'accompagner. Avec des êtres humains à mes côtés, l'impensable nous pouvons faire miroiter. Un point de lumière à la fois. Savant est le soignant refusant de se cacher à l'ombre de ses connaissances. Qui le veut a toujours le temps pour ses patients. Qui serais-je sans ces géants encore capables de se faire lilliputiens ? Jamais ils ne s'élèvent plus haut qu'un lit d'hôpital. Jamais leurs diplômes ne leur montent à la tête. Leurs impressionnants bagages de connaissances ne renferment pas d'égo. Peu nombreux ils sont, inimaginable est la qualité des soins qu'ils prodiguent. Impensable il me serait de continuer mon chemin sans eux. Ils sont la crème, comme j'en faisais mention précédemment, le somptueux banquet de la dernière scène. La personne soignée occupe le centre de leur préoccupation, pas le dossier ou une réunion. Capables ils sont de s'oublier. Quelle grande qualité !

Vous êtes à la bonne adresse, messieurs, mesdames. Les soins infirmiers dignement vous représentez. Secrètement, je vous admire. Sans vous le dire, bien entendu. Votre tête est votre outil de travail, je ne voudrais pas qu'elle se coince dans le cadre d'entrée de l'unité. Je déshabille votre travail discrètement. Les

formes que vous donnez à l'art que vous pratiquez ne cessent de me renverser. Vos compétences vous les utilisez pour « tuer » la douleur. Vous êtes armés de connaissances pointues comme une aiguille. Dignes représentants de votre cellule professionnelle, vous vous dissociez pourtant du reste du corps médical. Il y a ceux, méritoires, qui se pointent à l'ouvrage et il y a vous, qui marchez au-delà des balises de votre travail. À l'instar des patients, je suis aussi aux premières lignes pour voir vos distinctifs exploits. La grille temporelle des soins palliatifs s'étire pour offrir plus d'espace aux derniers moments. Vous semblez vous aussi avoir plus de temps à offrir durant votre quart de travail. Vous échappez à votre prison de papier pour retourner regarder la douleur dans les yeux. Si le sacrifice à faire dans ce domaine n'était pas si accablant, seriez-vous plus nombreux? Vous pesez si lourd dans la balance, faisons fi du poids de mon questionnement inopportun. Une nouvelle ère amène un nouveau lot de héros. J'en témoigne personnellement de lune en lune depuis le 3 février 1998.

Né d'une famille de bonnes intentions, nos efforts redeviennent abruptement poussières. Ils n'augmentent pas notre salaire. Croulant sous la fatigue et le stress, on oublie nos propres faits d'armes. Ces quelques lignes attestent qu'ils habitent ma mémoire. Et sans m'aventurer à fabuler, ils sont ancrés dans le cœur de vos patients et de leurs familles. Ma plus grande fierté, je ne me pardonnerai pas de le taire, est d'avoir pu côtoyer les grands de mon petit monde. Trouvez la force de continuer, vous êtes l'élite. Pas celle de votre profession, mais de l'humain dans ce qu'il a de plus... humain! Rien à ajouter. L'idée qu'aider puisse être autre chose qu'innée continue de m'échapper. On ne se refait pas. Contre vents et ras-le-bol, aidons nos semblables sans raison. C'est la seule motivation, non?

QUELQUES MOTS AVANT DE VOUS QUITTER

Rêveur récidiviste notoire, je me laisse berner par les mêmes utopies réconfortantes. Ma vie professionnelle est un conte de fée fort crédible. Fidèle extrémiste de mes convictions personnelles, je distribue d'enrichissantes délicatesses empreintes de simplicité. Mon passage s'efface sans abandonner le moindre indice sur la ligne du temps. Un fantôme dans les ruines. Chaque jour, lorsque le cadran sonne et que je tente tant bien que mal de me remettre debout sur mes vieux genoux pas toujours au rendez-vous, je continue à tenir mon bout. Je me glisse sur votre scène pour assister à votre dernier acte, participant en modeste figurant. Les dernières heures font partie intégrante de l'ensemble de votre journée, je le sais. Que d'intensité vous y mettez lorsque vous les vivez. Intensité qui n'est égalée que par les êtres aimés là pour vous accompagner. Certains le vivent dans le silence, d'autres au centre de conversations bruyantes. Seul, en couple, entre amis, en famille... Aucune limite au nombre d'invités. Période ensoleillée, instant chicanier. Porte ouverte, porte fermée... Tant que vous en profitez. Pour dire au revoir, à bientôt, adieu... On fait ce qu'on peut. À l'instar des soignants, personne dans les chambres n'a de mode d'emploi. La dernière scène, par elle-même, se joue. Avant que ne s'éteignent les lumières pour plonger votre scène dans le noir. Une représentation est terminée. Après votre transformation d'être vivant en être de lumière, après la pluie de tristesse qui se déverse sur les proches laissés derrière, une autre âme vous succède. On l'accueille pour offrir à nouveau l'arc-en-ciel de nos services. Pour faire valser une étincelle dans la pénombre une autre fois. Savourer avec un nouvel étranger un transitoire instant en sa compagnie. Précieux devient le moindre petit rien en vous côtoyant. Drogué à même vos clins d'œil, vos balbutiements, vos respirations, vos battements...